

ANNA JARLAIM

*Le cœur
au bord des yeux*

ROMAN

Extrait de :

LE CŒUR AU BORD DES YEUX

© Anna Jarlaim, 2024

ISBN numérique : 9791040570929

EAN papier : 9791040570936

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Note de l'auteur

Il est des traversées sans chemin, des chemins sans destination.

Ce sont des voyages intérieurs au pays de nous-mêmes et que l'on fait en solitaire. Quand un événement survient à l'improviste et que tous vos repères s'effondrent brusquement, tout s'arrête, tout s'enfuit. Votre vie bascule et plus rien ne sera comme avant.

Dans ce grand désert, vous vous retrouvez sans guide et sans boussole, et vous ne savez plus où vous êtes. La raison divague, l'espérance s'éteint dans les bras du vent si chaud qu'il en devient suffocant. Devant l'étendue de sable sans commencement et sans fin, il n'y a que l'absence aussi écrasante et brûlante que le soleil blanc. Le bonheur d'hier est ce mirage lointain vers lequel on se dirige pour se désaltérer et qui s'évanouit aussitôt, vous laissant avec une soif insatiable. Chaque pas semble s'effacer à mesure que l'on avance.

C'est ce qui m'est arrivé il y a cinq ans, l'une des épreuves les plus dures qu'il m'ait été de vivre. Et à travers ce récit, je vous emmène dans ce long voyage.

Mais avant de partir, je vous invite à faire vos bagages.

Allez chercher votre valise. Puis ouvrez-la. Doucement, vous allez y déposer la notion du temps linéaire que vous connaissez, et toutes vos croyances. N'oubliez pas d'y ajouter votre mental ; surtout votre mental. Et puis aussi votre pensée rationnelle. Sans oublier votre raisonnement logique. Maintenant fermez votre valise. Votre bagage est prêt.

Mais vous allez le laisser sur place. Vous ne pouvez pas l'emmener avec vous. Il serait bien trop encombrant pour voyager. Vous y êtes ?

Vous vous tenez à présent devant la porte d'une destination qui vous est totalement étrangère. Votre main est sur la poignée. Attendez encore un instant. N'allez pas trop vite. Prenez une grande inspiration. Fermez les yeux, cela vous aidera. C'est plus qu'une porte que vous allez ouvrir, c'est votre esprit. Ouvrez-le grand, déployez-le autant que vous le pouvez. Et maintenant, descendez dans l'espace de votre cœur. C'est avec le cœur que vous pourrez lire, sentir, ressentir et comprendre ce temps qui s'arrête, se dilate, s'étend à tous les temps. La ligne temporelle s'efface. Aujourd'hui et hier, tous les hiers se fondent sans se confondre.

Laissez-vous porter par la musicalité des mots. Laissez-vous transporter dans l'aventure, dans toutes les aventures disséminées au fil des pages.

Encore une dernière chose, et pas des moindres...

J'ai un secret à vous livrer.

Ce que j'ai mis en mots n'est pas une fiction. C'est la réalité, ma réalité, celle que je vis au quotidien depuis des années. Parce qu'il est des amours dont l'intensité est telle, qu'elle dépasse l'entendement. Le lien qui vous unit à l'autre semble indéfectible. La connexion est si puissante qu'elle transcende les limites physiques et spatio-temporelles, et ses manifestations sont aussi extraordinaires qu'inexplicables.

À présent, tournez la première page, et laissez-vous guider vers cette contrée où la douleur côtoie le plaisir, où le chagrin revisite la joie, où le supplice embrasse la magie, et où les âmes dansent dans le jardin des étoiles...

Anna Jarlaim

Tu seras à jamais le battement le plus fort de mon cœur.

(John Joos)

1 – L'étreinte de Morphée

Pendant de longues semaines, le sommeil a été un refuge pour me retirer de la vie durant des journées entières. Telle une échappatoire, il me permettait de me dérober à une réalité bien trop dure à affronter. Il était ma place de sûreté, parce que garder les yeux ouverts c'était mourir sous les balles d'un assaillant invisible mais tout aussi meurtrier qu'un sniper déterminé à atteindre sa cible.

La communication rompue de façon si radicale était pour moi d'une violence inouïe. Je la vivais comme une guerre froide impitoyable dont j'ignorais les raisons du conflit. Ton silence était si dévastateur qu'il m'agressait bien plus que si tu avais prononcé les mots les plus durs, ou si tu m'avais porté un coup. Sa prégnance s'imposait en occupant tout l'espace et me faisait l'effet d'une déflagration venant résonner jusqu'en mes os.

Ton absence était une véritable torture. Tout mon être hurlait. Mon cœur t'appelait sans répit, et ses cris déchirants paraissaient se démultiplier à l'infini pour me revenir en écho, encore plus amplifiés. J'étais là, vacillante, au bord d'un précipice dont les flancs abrupts me donnaient le vertige et le sentiment d'être acculée, sans aucune issue ou fuite possible. Face à l'immensité de ce vide intérieur jamais éprouvé, je me sentais aspirée vers la gueule béante de ce gouffre qui semblait ne pas me laisser d'autre choix que de m'y jeter. J'étais anéantie avec la sensation qu'il me manquait un morceau d'existence.

L'ignorance et l'indifférence étaient les pires traitements qu'il m'avait été donné de subir. Je me retrouvais en suspens dans une totale incompréhension, me sentant annulée, effacée comme si rien n'avait jamais existé entre nous. J'avais l'impression d'être abandonnée tel un chien encombrant, et de n'avoir été qu'un objet qu'on jette à la poubelle après utilisation. Je cherchais sans trêve ce que j'avais

bien pu faire pour mériter autant d'inconsidération. J'avais un besoin irrépressible de réponses et d'explications, mais je demeurais confrontée aux murs du mépris. Et devant ce néant intersidéral, j'éprouvais une insoutenable impuissance et une telle vulnérabilité qu'elles me plongeaient dans un état de détresse et de tristesse incommensurable, complètement submergée par des angoisses abyssales. Mon désarroi s'exprimait par des tornades émotionnelles si incontrôlables qu'elles m'engloutissaient littéralement. Alors dormir était mon seul salut.

Aujourd'hui le sommeil m'accueille seulement la nuit. Et je dois dire qu'il est mon moment favori. Je parviens à y passer six ou sept heures, ce qui permet raisonnablement de restaurer d'un point de vue physique les activités de mon état de veille. Mais cela est encore trop peu pour récupérer des morsures de mon cœur.

J'aime l'heure des étoiles quand les anges du ciel viennent me revêtir de leur voile de douceur. La vie diurne s'enfuit et s'efface pour laisser place à un espace infini sans frontière entre la réalité et le songe. Les deux s'entremêlent et le temps se suspend. Et cette suspension temporelle est comme une parenthèse, une abolition provisoire de mon existence nécessaire à mon psychisme, lui évitant un ébranlement tel, qu'il le ferait sombrer dans la folie. Ce temps funambule suspendu entre passé et futur est certes une illusion mais n'en n'est pas moins une délivrance.

Rien ne s'efface en définitive, mais au moins, pendant ces heures, je n'ai plus mal. Le sommeil anesthésie la douleur de mon âme écorchée et allège le fardeau si lourd à porter de ton silence dur et cru. Il vient m'entourer de ses bras tendres et doux, et son étreinte compatissante calme mon esprit et soulage ma poitrine. Je suis bien, apaisée, bercée des délices célestes. La nuit promet toutes les réalités que le jour rend impossibles.

Pendant ces heures plus rien n'existe et tout est possible à la fois. C'est le point zéro où tout coexiste, plus rien

n'est subi. Il n'y a plus aucune lutte ni combat, les montagnes émotionnelles sont à l'arrêt. C'est plus qu'un repos du corps pour moi, c'est le repos de tout mon être. Les pensées ralentissent et s'enrobert de coton. Le sommeil a le pouvoir de dissiper ma tristesse, et sa grâce me console de ton fantôme qui me hante. Il met de la ouate sur mes plaies et son manteau me protège du froid de mon existence. C'est Morphée qui m'embrasse et me rassérène. Elle vient bercer toutes ces larmes restées bloquées quand les sanglots de désespoir sont bien trop intenses pour retrouver le chemin jusqu'aux yeux. Ils restent tapis dans mon cœur comme des hurlements inarticulés que rien ne vient taire.

Parce que le jour je souffre affreusement de ton absence. Alors, lorsque mes yeux se ferment, l'étoile des tiens se lève et brille de toutes mes espérances. Elle erre dans le ciel la nuit, comme moi je m'égare le jour sur terre. Elle est mon phare, mon dernier espoir. Elle me guide vers la lumière quand tout est sombre autour de moi et en moi. Mon cœur est pareil à un vase cassé. Il semble toujours intact aux yeux des autres, mais il fuit par ses fines et profondes meurtrissures de toutes ses larmes que je n'ai pas pu verser.

Je vis dans les cieux parce que mon amour pour toi ne connaît pas l'obscurité. Il luit avec la même intensité que le soleil brûlant de l'été. Tu es le jour de mes nuits, l'oasis de mes déserts diurnes, la source jaillissante de mes terres arides. Je te désire à chaque aurore pour que ma nuit et ton jour se rencontrent dans l'éclipse d'une seconde qui contient l'infini. Je voudrais dormir pour cent ans et que ma vie soit comme dans un conte de fée où tu viendrais me délivrer du sommeil éternel par ton seul baiser d'amour.

Je t'espère dans mes rêves autant que je redoute de t'y croiser. Car lorsque cela arrive je m'emplis de toi. Je te serre dans mes bras autant que dans mon cœur et je te vois me sourire. Ce sourire qui m'a tant habillée et embellie par son éclat est à nouveau là devant moi. Tout me paraît si réel comme si je venais de me réveiller d'un long cauchemar. Je

m'approche de toi et, de ma main, j'effleure ton visage. J'aime le grain de ta peau d'ambre sous mes doigts. Tu m'étreins et je sens ton cœur battre contre le mien. Ta bouche vient me murmurer à l'oreille que tu ne m'as jamais oubliée et que tu vas revenir. Alors je t'embrasse au creux de ton cou et m'enivre de ton odeur de santal musqué, si chaude et pénétrante qu'elle m'enveloppe et me fait l'effet d'une caresse intense. Je me sens tout à coup comme la Lune pleine illuminée par le Soleil. Mon âme redevient sereine et te supplie de ne pas l'abandonner encore.

Et puis soudainement, pareil à l'eau lisse et calme qui viendrait se troubler d'une brise l'effleurant, tu disparais. Je tente par tous les moyens de te retenir encore, de prolonger le songe, voire d'y retourner par je ne sais quelle magie. Mais rien n'y fait. Je ne veux pas me réveiller. Oh non, surtout pas ça ! Pas après t'avoir retrouvé dans ce doux mirage. Je voudrais que cette nuit soit polaire et que le soleil ne se lève jamais. Je te voudrais comme seule étoile pour illuminer mes jours, tant la vie sans toi me paraît sombre. Sois mon aurore boréale et que ton voile coloré danse dans mon ciel obscurci.

Je discerne la nuit qui se termine, la fin de mon sommeil. C'est comme si, durant des heures, je t'avais tenu la main dans un monde parallèle et que je percevais tes doigts se desserrer des miens peu à peu. Je sens ta main glisser, comme je glisse vers le réveil si appréhendé.

2 – La déchirure de l'aube

Il y a d'abord cette phase qui précède le réveil. Une sorte d'étape transitoire tel un palier où les signes d'éveil se font ressentir. Et si elle est progressive chez la plupart des gens, chez moi elle se fait de façon brutale. Je n'ai ni le temps d'émerger ni le temps de me prélasser dans l'état cotonneux et de brouillard cérébral qu'on peut avoir juste avant d'ouvrir les yeux.

Ce moment, en plus d'être désagréable, est assez violent car, avant même que mes paupières ne s'entrouvrent, mon corps tressaille et, dans un sursaut, je me réveille en suffoquant. C'est un peu comme quand on reprend son souffle en revenant à la surface de l'eau après avoir retenu sa respiration pour plonger. Ce halètement engendre une douleur vive au niveau de ma cage thoracique et, durant les quelques secondes qui suivent, je me sens désorientée.

Mon premier réflexe, presque de survie, est de te chercher dans le lit. Dans le noir, mes mains tâtonnent sur les oreillers et dans les draps. Mais bien entendu tu n'es pas là. Et même si cela fait des années maintenant, c'est aussi instinctif que spontané, je ne contrôle pas. À cet instant précis, je ne saurais vraiment dire si j'ai envie de crier ou pleurer. Peut-être un savant mélange des deux.

Ce phénomène est connu chez les nouveau-nés au moment de leur naissance. Ils pleurent et crient en même temps en raison du choc ressenti quand ils passent du cocon chaud et paisible du ventre maternel à l'air libre. Et, si pleurer en criant peut arriver à n'importe qui lorsqu'il est en colère quand les émotions s'emmêlent, il me semble anormal que cette manifestation se produise au réveil.

Je dois dire que cette idée du choc chez le nourrisson m'interpelle. Parce que chez moi c'est le passage entre la nuit et le jour qui me crée une forme de traumatisme. D'où cela peut-il

provenir? J'ai une petite idée ou du moins je sais pertinemment depuis quand j'ai cette sorte d'attaque au réveil.

C'est depuis le jour où tu es parti la première fois de la maison. Te souviens-tu de ce samedi de juillet quand tu as décidé de retourner chez tes parents pour, soi-disant, mieux revenir ?

Nous avons vécu déjà quatre ans ensemble et, après avoir été dans notre bulle fusionnelle où plus rien d'autre au monde n'existait à part nous, notre dyade était parvenue à cette syntonie si rare chez les couples. Toi comme moi étions épanouis, et rien ni personne n'aurait pu nous séparer ; si... tes parents. Et du reste c'était bien à cause d'eux que tu avais usé d'une stratégie farfelue, en retournant vivre dans la maison familiale pour les préparer à notre union. Comment pouvais-tu préjuger qu'ils m'acceptent en procédant ainsi? Je ne l'ai jamais cru. Au contraire, je pensais que ton stratagème allait se retourner contre toi, contre nous, parce qu'ils avaient l'art et la manière de te manipuler. Tu n'y voyais rien tandis que je percevais toutes leurs manœuvres pour parvenir à leurs fins : m'écarter de ta vie.

C'est après ce départ, après la déchirure, qu'il y eut le matin d'après.

J'avais réussi à m'endormir, sans doute par épuisement d'avoir pleuré des heures durant. La nuit avait eu le pouvoir d'éclipser les tourments de la veille le temps de mon sommeil. Mais, quand les premières lueurs de l'aube sont apparues, et qu'un rai de lumière se faufile entre les lamelles des stores vint effleurer mes yeux clos, cela me réveilla.

Tu n'étais pas dans le lit à mon grand étonnement. Il n'y avait aucun bruit dans l'appartement. Je t'ai appelé et tu n'as pas répondu. Puis, tout à coup, j'ai sursauté et, dans un état de stupéfaction, je me suis souvenue que tu étais parti. Et avant que la douleur ne m'étreigne, je me suis mise à hurler et à étouffer. Dans une forme de déni je t'ai cherché partout. Mais

lorsque j'ai ouvert ton placard, je me suis retrouvée face à la réalité insupportable et me suis sentie défaillir, partir ou mourir, je ne me souviens plus très bien. C'est la petite Nini, notre chatte adorée, qui m'a fait revenir à moi après m'avoir léché et mordillé la main.

Voilà d'où venait cette sensation d'étouffement et de panique au réveil : le premier jour où tu n'étais pas à mes côtés en me réveillant. Et même si tu n'avais pas disparu pour toujours comme c'est le cas aujourd'hui, j'ai gardé dans la mémoire de mon corps, de mon psychisme et de mes émotions la trace de ce terrible choc.

Chacune de tes évasions, de tes volatilisations sans explication, faisait resurgir de plus belle l'anamnèse de ce réveil-là. Mais je pense que ta dernière disparition fut celle de trop, car elle a inscrit en moi cette reviviscence qui est aujourd'hui un des troubles post-traumatiques dont je ne parviens pas à me débarrasser malgré les différentes thérapies. Cela reste engrammé et, à chaque pointe du jour, je revis, au travers de toutes ces manifestations physiques, l'émotion extrême ressentie ce matin du 22 juillet 2013.

3 – Comme un cri dans la poitrine

Invariablement, après le réveil brutal, survient la douleur. Elle est intense et, en fonction des jours, elle est carrément violente. Elle apparaît comme une pulsation au milieu de ma poitrine, juste à côté du cœur. Le battement est léger au départ, puis à mesure de mon éveil sa fréquence augmente de manière exponentielle et en continu, jusqu'à atteindre un tel paroxysme que cela m'en coupe la respiration.

À cet instant, j'ai la sensation que mon thorax est en train de s'ouvrir et que quelque chose va en sortir. C'est là que surgit, du tréfonds de mon être, la sensation d'un arrachement sur lequel se greffe un accès de douleur extrême.

Je me sens terrassée avec l'impression épouvantable que l'on vient d'arracher une partie de moi. J'implore le ciel pour que le supplice cesse. Existerait-il un rituel, une prière, un mantra ou un seul mot pour conjurer le sort ?

Je m'accroche à mon oreiller et me replie sur la droite en position fœtale. Et, à l'image d'un enfant qui appellerait sa mère quand il a peur ou mal, c'est ton prénom que j'invoque du plus profond de mon âme pour me venir en aide. Par je ne sais quel miracle, la douleur cesse au bout de quelques minutes. Aurais-je prononcé le mot magique ? Peut-être. Toujours est-il que ma respiration redevient lente et mon pouls se calme. J'ai envie de pleurer mais je suis si épuisée qu'il ne me reste plus assez d'énergie pour extérioriser sous forme de larmes toutes ces émotions qui viennent de me traverser.

Malheureusement, le répit n'est que de courte durée. Les angoisses montent depuis le sternum et m'envahissent. J'ai peur. J'apprends de me lever pour affronter la journée qui m'attend et m'effraie. Encore un jour de plus sans toi, et ce temps qui défile me fait paniquer. Cela fait combien de jours déjà ? Je ne sais plus, j'ai cessé de compter. Il va me falloir encore apprivoiser l'absence et le vide que rien ne vient combler. J'ai peur, peur de ne pas y arriver, peur que tu m'aies

oubliée, mais surtout peur de ne jamais te revoir et mourir sans t'avoir revu. Mes lèvres tout engourdis de ne plus prononcer ton prénom me font mal. Si j'avais su à l'époque, j'aurais appelé mon chat comme toi, pour dire et redire ton nom tout au long du jour. Mais c'est une femelle ; cela n'aurait pu coller. Pourquoi est-ce que je souffre toujours autant ? Et d'où vient cette douleur qui me paraît ancienne ? Parce que je sais qu'elle ne date pas de ta dernière disparition. Celle-ci n'a fait que relancer une plaie qui ne semble pas cicatriser.

Alors, les jours où je ne travaille pas, je reste à écouter la douleur pour entendre ce qu'elle a à me dire et trouver le remède pour m'en débarrasser, en espérant que j'y parviens. Tout ce que je sais d'elle, et de l'endroit où elle siège, c'est seulement qu'elle est rattachée à toi. Et ce n'est pas le savoir conventionnel et démontrable d'une manière philosophique ou scientifique, c'est cette vérité, aussi subtile qu'irrationnelle. Je le sais c'est tout. J'en ressens l'évidence, l'essence même des choses.

Le premier jour où je t'ai rencontré, c'est ici que je t'ai reconnu et ensuite par là que je ressentais tout de toi. Par cette porte d'entrée en moi, je lisais tes pensées, tes joies et tes peines dans une perception extrasensorielle où je me sentais connectée à toi comme si nous nous interpénétrions. J'ai toujours eu conscience que cet accès était le berceau de mon cœur d'où mon âme prenait sa source. Je le perçois à la manière d'un cordon invisible et impalpable mais énergétiquement décelable. C'est mon cordon du cœur, et c'est de ce cordon que j'ai l'impression d'être arrachée chaque matin.

[COMMANDEZ CE ROMAN](#)

